

JOURNAL : EN ROUTE POUR GROUARD. 8 Janvier 1917. . . bercés, un peu durement parfois, nous nous endormons dans notre bonheur de nous aimer, et les cahots du chemin de fer (E.D. & B.C.) comme ceux de la vie nous éveillent sans nous meurtrir. A Enilda, notre noir cicéronne nous met avec nos bagages, poliment à la porte. Dans la neige épaisse nous marchons difficilement, car la croûte brillante défonce sous nos pas. Elle semble vouloir garder la trace, mais d'un sourire, le soleil se chargera bientôt de les effacer. Il faut s'enregistrer ailleurs que sur la glace ou la neige, afin que notre souvenir soit gardé. Il vaut mieux s'inscrire au livre de la bonté, de la charité et des bonnes oeuvres. Si l'ingratitude ou l'oubli en déchire la page, le duplicata reste ineffaçable dans le coeur Divin.

Cependant, nous voyons des mains amicales se tendre vers nous. Nous sommes introduits dans un vaste "shack" de "logs." Aux murs bruts sont accrochés quelques images et un drapeau britannique devant lequel je m'incline. . . pour me débarrasser de mon kodak.

Jos, me présente un missionnaire Oblat le Père Pétour, son ancien professeur de la langue crise. Il est accompagné d'un jeune métis crise (parlant le français) qui, pour n'avoir de l'oiseau que le nom, n'en fait pas moins monter L'Hirondelle dans la voiture d'hiver. Douze milles nous séparent de Grouard. Nous prenons place sur le siège d'arrière. Le guide est assis devant nous, en compagnie du Père et de son compagnon au nom ailé. La conversation au début, feu roulant, devient plus languissante et semble être influencée par la fatigue ressentie par le Père Pétour. Hier matin, il arrivait de Sawridge après une marche de 26 heures. Il entreprit ce trajet dans l'espoir qu'une occasion—train ou voiture—le ramènerait à la mission. Il eut la force de dire une messe basse. Habitué à la vie rude, ce missionnaire a accompli une marche dont peu d'hommes sont capables. . . Malgré la présence de L'Hirondelle, l'hiver garde ses droits. Le vent souffle au dessus du bois, d'où je pensais toujours voir surgir un loup—ce qui eut mis du piquant à l'aventure comme l'air en avait d'une autre manière pour nos joues.

Je voyais le Père Pétour se pelotonner, recherchant en lui-même la chaleur qui, à l'extérieur, lui faisait défaut. Il jetait de temps à autre un regard furtif à son voisin, le gros Oiseau, qui, au milieu du siège et dans son nid de fourrure, semblait jouir des douceurs du printemps.

— "As tu un bon pardessus" ? lui demanda-t-il ?

— "Oh ! oui !" répondit L'Hirondelle, en se rengorgeant.

— "Allons, change de place avec moi et protège-moi contre le vent."

L'autre ne sut pas refuser et je le vis plus tard sur le bord de son nid envahi ; ce n'était pas l'hirondelle printanière mais le simple moineau frileux.

A mesure que nous avançons, le vent grandissait en voix et en froid.

Il s'attaqua même à ma petite personne cachée dans l'ombre de mon époux. Il secouait mon chapeau comme pour en arracher les épingles et. . . l'aile rose que j'avais liée d'un tulle afin de lui ôter l'envie de prendre son vol ; à ma pensée seulement, je donnai cette liberté. . . .

Après 3 heures de trajet, nous traversons le grand "Petit Lac des Esclaves" et arrivons à Grouard où Jos vécut 5 ans. Je vis la maison où il passa deux hivers sans feu (ne pouvant s'accommoder autrement.) Au coin des rues "Main" et "Boulangier," nous arrêtons chez M. J. O. Gariépy, (beau-frère de mon mari.) Nous ne fûmes pas lents à descendre de la carriole et, à la porte, le Père Pétour frappa en entonnant "O Canada." A cet appel patriotique la porte s'ouvrit et Florida nous souhaita la bienvenue. . . . Il y a plus de deux heures que j'écris sans trêve, ce doit être suffisant.